

Le monde portatif

Site web :
marcpautrel.net

Marc Pautrel

Le monde portatif

roman

*Je vous donne pour don qu'à chaque parole
que vous direz, il vous sortira de la bouche
ou une Fleur, ou une Pierre précieuse*

CHARLES PERRAULT

© Marc Pautrel, 2006

Je suis ce que je suis, je sais ce que je sais, je fais ce que je peux, et je ne peux pas beaucoup. Depuis que je suis né, j'ai fait tous les efforts possibles, mais je n'ai jamais pu décoller vraiment, je n'ai jamais pu aller plus loin que cet état souterrain qui reste aujourd'hui le mien : un employé qui gagne à peine de quoi manger, se loger, payer ses impôts, et qui vit sans grande conviction. Je suis fonctionnaire, ce qui signifie que j'aurai toujours un travail avec un salaire à la fin du mois si chaque matin je me présente à l'heure au bureau ; c'est déjà bien. Je me pose de plus en plus souvent cette question : qui suis-

je et qu'est-ce que je fais là ?

J'ai quarante ans et j'ai toutes mes dents ; je veux dire : je suis en assez bonne santé. Je vis dans un petit appartement en bordure du périphérique. Un bruit de fond flotte en permanence derrière tout ce que j'entends, ce sont les millions de voitures qui circulent là, ces millions d'individus qui vont et viennent, des familles le plus souvent. Moi je n'ai pas de famille. J'ai perdu la mienne et je n'ai jamais été capable d'en créer une nouvelle, là encore malgré tous mes efforts, les lectures, les cours du soir, le sérieux et l'assiduité au travail. Je vis seul dans mon petit appartement, je n'ai pas d'amis, ceux que j'avais à l'école et à l'université se sont mariés et ont eu des enfants, ils ont abandonné Paris pour la province. Les collègues du bureau sont des gens tristes ou bizarres, je ne veux pas les fréquenter.

Quand je quitte le travail le soir, je rentre, j'ouvre mon courrier, je règle les factures, je lis mon journal, je vais faire des courses, je mange, je me couche. Le week-end, je dors jusqu'à onze heures du matin, puis je vais me promener dans les rues, je marche longtemps à pieds, je tra-

verse les arrondissements, je parcours toute la ville d'un point à un autre, je pousse jusqu'à la Tour Eiffel, j'ai l'impression d'être un personnage important lorsque je me trouve moi aussi à ses pieds. On dit partout qu'il ne reste plus que des riches à habiter Paris ; c'est faux puisque je suis encore là, dans mon appartement loyer 1948. C'est un immeuble de cinq étages construit en briques, avec une cour intérieure qui apporte lumière et calme à ceux qui par chance habitent du bon côté. Moi, je suis tombé sur le mauvais versant, sur l'aile extérieure, côté périphérique. La grande trouée de goudron qui a ravagé le quartier frôle mes fenêtres ; des véhicules à n'en plus finir coulissent jour et nuit sur les bandes bitumées. Les voitures font la course entre elles, au milieu des poids lourds, des camionnettes et des ambulances hurlantes. Une autoroute, observée depuis un point fixe, a tout d'une vision infernale, c'est un torrent de lave sonore ; pourtant, ce ne sont que des gens qui se rendent d'un point à un autre, qui vont au travail, en reviennent, livrent, dépannent, s'échangent leurs propres corps d'un bout à l'autre de la grande agglomération parisienne.

Quand je mourrai, personne ne viendra à mon enterrement. Peut-être un ou deux collègues, et encore. Seulement les croque-morts, qui feront silence pendant quelques secondes, avant de se remettre à plaisanter à voix basse. Le peu d'argent qui me restait ira à l'État. J'imagine aisément la scène, tôt le matin, à Montparnasse ou au Père-Lachaise. La journée va être superbe, la première belle journée de printemps depuis longtemps et je ne peux pas la vivre. Les pompes funèbres ont mis en place les prestations prévues par la clause obsèques de mon contrat d'assurance ; tout le monde m'a oublié, le cercueil modèle de base a été choisi, bois brut, ni vernis ni poignées, et la pierre tombale toute simple ne porte que quatre lignes : nom et prénom, années de naissance et de décès, suivis selon mes souhaits d'une courte inscription en hébreu, "Au commencement Dieu avait créé le ciel et la terre".

Je me demande bien pourquoi je continue d'accepter cette vie-là. L'instinct de conservation censé sauver du suicide tous les épuisés de la vie n'explique pas tout. Je crois que j'es-

père ou j'attends encore quelque chose, c'est la seule explication. Comme une toute petite voix sortie de la nuit, et qui m'appelle pendant mes insomnies. Elle chuchote et elle prononce mon nom. Je l'entends qui me parle. Si j'ouvre les yeux, je ne distingue rien dans l'obscurité, et si j'allume, la voix disparaît aussitôt. Quelque part brille une lumière, et même si je ne la vois pas, je la devine, je sais qu'elle est présente : derrière le brouillard le soleil ne se couche jamais, et même la nuit il brille toujours, mais à un autre endroit.

On nous trompe, on nous ment, nous ne sommes pas vraiment humains, ou plus exactement des dieux sont là au-dessus de nos têtes et ils jouent avec nos corps d'une manière terrifiante. Ces dieux sont cruels ; un seul parmi ces dieux sauve tous les autres et c'est une entité sexuée, une entité féminine : la déesse de l'amour. Les autres dieux la tiennent entravée pour qu'elle ne perturbe pas leur suprême délice : nous manipuler, sans relâche nous faire souffrir et s'amuser de cette souffrance. Les dés sont pipés, ça n'est même pas la peine de tenter quoi que ce soit puisque les dieux tirent les

ficelles. J'en ai marre soudainement : j'ai vécu dans plusieurs maisons différentes depuis que je suis né, et depuis quelques semaines je ne supporte plus celle que j'habite.

Une maison, c'est important. C'est la protection sur votre tête, votre chapeau de tous les jours, il vous met à l'abri des intempéries. Je n'aime plus ma maison. Et d'abord, elle ne m'appartient pas, je suis en location, je ne peux pas casser des murs ou ajouter des cloisons, je n'ai pas tous les droits chez moi. Je suis au cinquième sans ascenseur, petit escalier de bois qui grince, agréable au début, pittoresque et très parisien, mais aujourd'hui j'en suis lassé. Cet escalier est trop raide, il tourne trop, c'est une spirale terrible, une épreuve chaque matin et chaque soir : vous devez être parfaitement réveillé pour le descendre et parfaitement sobre pour le remonter, cet édifice grimpant ne pardonne pas, vous auriez tôt fait de trébucher et vous rompre le cou. Pour gagner mon chez moi, il me faut chaque jour monter cette sorte d'échelle circulaire, comme si j'habitais dans les arbres, pauvre écureuil solitaire perdu en plein Paris. J'ai vécu dans une bonne vingtaine de

maisons différentes depuis que je suis né, mais cette fois je suis dans celle-là depuis cinq ans : cinq années de la même vie, c'est beaucoup trop.

Lorsque je dis que dorénavant ma maison m'insupporte, en vérité je veux dire que je n'en peux *plus*. Vraiment plus. Cet appartement est trop petit, je me cogne aux angles, je bute dans les coins, je me retrouve nez à nez face aux mêmes pans de murs, je vois toujours les mêmes choses que je connais par cœur depuis le temps. J'ai essayé de changer les tableaux, j'ai dépensé une fortune dans de grandes photographies, mais derrière elles je vois encore les mêmes murs, je vois l'obstacle de pierre exactement au même endroit.

Je sais qu'il y a autre chose là-bas, même s'il m'est impossible d'y accoster. J'ai des informations. Je vois des choses la nuit dont je ne me souviens pas au réveil, j'entends les voix, les petits chuchotements, psss, psss, chhh, chhh, la lumière est là invisible dans l'obscurité mais elle se signale comme une odeur, comme un vent léger qui dessinerait le cercle d'une présence sans encore avoir le droit, pour le moment, de

la montrer totalement. « Pousse la porte » me disent les choses, sous le noir le plus noir de ma dépression, sous l'accablement de ma vie de célibataire perdu dans une grande ville européenne, je sens que quelque chose dérape au milieu du cauchemar, la malédiction n'a plus de raison d'être et les derniers à y croire, à s'y raccrocher et à la faire vivre, ce sont nous, pauvres petits humains manipulés.

Tout est devenu de plus en plus difficile ces dernières semaines, la vie tout court dans ses moments les plus simples s'est alourdie, se lever, se bouger, s'envisager en tant que corps extérieur et penser à autre chose qu'à soi, manger bien sûr, le faire comme une chose naturelle et avec appétit, boire, réguler cette carcasse à laquelle je n'ai rien demandé, tout cela n'est plus évident, ne va plus de soi comme jadis. C'est la guerre, la guerre permanente contre une certaine réalité. Les palissades de ma conscience s'écroulent une à une comme un château de cartes. Les idées les plus irrationnelles me traversent l'esprit sans prévenir et ravagent tout sur leur passage comme des hordes d'envahisseurs du Bas-Empire romain ;

c'est l'assaut des cavaliers mongols qui ne font qu'un avec leur cheval et l'épée à la main sacca- gent tout, ils déferlent sur la plaine de mon cerveau, et pillent, brûlent, assassinent, je n'ai pas le temps de réagir, je me débats, je sors de la maison, je regarde ébahi, je prend des coups, je tombe à genoux, ils me décapitent, voilà, c'est une crise, je m'écroule. Rien à faire, il faut attendre que cela se passe, recroquevillé par terre, hagard, immobile, la respiration difficile, les yeux fermés, les mâchoires serrées, la chimie du cerveau va mettre un long quart d'heure à stabiliser ses mélanges, puis le bateau insubmersible remonte malgré tout à la surface. Il faut dormir, boire de l'eau et dormir, dormir de longues heures, le cerveau en a besoin, il doit se reposer, il a eu une vie difficile finalement, durant ces cinq années de solitude. L'être humain a été conçu pour vivre en permanence accompagné par des semblables, il a besoin d'oxygène, d'eau, de calories, de soleil, et de la proximité physique d'autres êtres humains, c'est une donnée biologique incontournable, quatre-vingt quinze pour cent des malades mentaux et individus sous tranquillisants ne

sont que des solitaires qui n'ont pas respecté le régime biologique humain : des proches, des amis, des époux et épouses, de la famille, des rencontres et des conversations.

Il faudrait que je change un peu ma vie. Difficile à faire sans argent, difficile à faire sans talent, sans capacité à séduire, parler, décider, commander. Dans ce monde-ci, il y a deux sortes de personnes, les douées et les moins douées ; je suis tombé dans la deuxième catégorie, j'ai beau pédaler à toute vitesse, le vélo n'arrive pas à recoller au peloton et la pente elle-même me paraît de plus en plus raide, je me sens vieillir à vue d'œil, presque jour après jour, comme si les cellules de mon corps se décomposaient sous mes yeux, comme si la peau de mes mains se fripait en temps réel dès que je la regarde, et qu'elle le faisait précisément pour me lancer ce message : tremble, ta mort approche. Je ne récupère plus de mes fatigues, je paie le moindre effort, il n'y a plus rien que je puisse espérer. Il y a, seulement, je crois, ce doute sur la lumière cachée au fin fond de la nuit, et cette musique odorante que personne d'autre sur Terre, oui, je crois, ne peut entendre

ni sentir.

C'est comme si j'avais la sensation aiguë de ma singularité, que la totalité du monde visible, la nature mais aussi les immeubles, tous les objets, toujours les objets et jamais les humains, que tous me répétaient sans arrêt la même chose : que *tout cela m'appartient*, que je suis là pour prendre le pouvoir sur mon environnement. Je regarde les murs ternes du quartier, et de même les belles façades des quartiers touristiques, les beautés de Paris, rue de Rivoli, île de la Cité, jardin du Luxembourg, et chaque fois la même platitude m'est renvoyée, mais pourtant ce n'est pas une vacuité, c'est uniquement une répétition, la redite d'un même discours qui m'est destiné ; les murs de la ville m'envoient un message.

Je ne parviens plus à distinguer la couleur des maisons, des arbres, des ruelles, des places, la teinte habituellement tranchante des voitures, les vêtements des badauds également, tout est décidément gris, beige, marron, crème, identiquement fade. Mes yeux ne voient plus que du noir et blanc, une gamme de contraste, une certaine luminosité et des tranches de re-

lief. J'ai égaré en route la palette chromatique. Voilà bien une chose qu'aucune des personnes que je croise dans la journée ne réalisera jamais, qu'ils ont perdu le sens de la couleur, qu'ils ne voient plus qu'en dégradés plus ou moins pales. Mes collègues sont de sombres idiots, les commerçants de mon quartier des imbéciles heureux, les personnages en photographie dans le journal ou en train de parler à la radio des manipulateurs plus ou moins dangereux. La vraie vie et la façon dont il est possible pour chacun de la ressentir intensément ne les intéresse pas. Pourtant, rien n'est plus important pour la survie d'un être humain que la façon dont il perçoit les couleurs. Je ne vois plus le ciel bleu, je le vois seulement foncé, tirant sur le noir malgré le soleil intense de cette très belle journée. Le ciel est bleu, tout le monde sait ça, mais moi je ne suis pas un légume, j'ai un cerveau qui tourne aussi vite que les autres cerveaux et qui en outre sait qu'il est un cerveau, et je constate que dorénavant le ciel n'a plus pour moi la couleur qu'il pouvait avoir il y a encore deux ans. Je vois le ciel d'été tout noir.

Ce n'est pas tout : la luminosité générale a elle aussi baissé ; tout est moins clair. Dans l'appartement, je dois éclairer dès que j'entre dans une pièce, même celles qui donnent sur la rue. Au bureau, pareil, la lampe est allumée sans arrêt au-dessus de mes dossiers. Il y a comme un interminable crépuscule sur le monde, en tout cas sur le monde tel que je le vois. Voilà, c'est ça : la lumière du jour a commencé à baisser mais les minutes entre chien et loup durent sans fin, un crépuscule interminable s'installe sans vouloir choisir le jour ou la nuit, l'entre-deux dure et reste en équilibre. Je crois que le ciel se dirige finalement vers la nuit, car au fil des semaines je suis obligé d'augmenter l'intensité des ampoules et de me rapprocher des lampes, sinon je ne verrais plus rien du tout. L'aveuglement m'emporte. Tout me semble devenu si obscur, flou, mêlé, bleuté, ombré, une sorte de brouillard noir, une fumée épaisse que mes yeux percent de plus en plus difficilement. Je ne vois plus où je vais, j'avance maintenant en pleine nuit vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je me suis réveillé au milieu de mon rêve et le message était clair comme une eau de fontaine, je savais quoi faire, tout était simple, je n'avais qu'à répéter les mêmes gestes et tout se déroulerait dans le monde réel comme dans le rêve.

Je me trouvais dans une cité d'orient, je marchais dans la vieille ville, je descendais une petite rue qui menait sans doute vers le grand mur que j'apercevais en contrebas. La ruelle était toute en escaliers, en vastes marches dessinées en courbes d'une façade à l'autre, et je descendais avec un immense plaisir le long

de ces minuscules dénivellations qui faisaient glisser les badauds vers le bas de la ville. Contre les murs et sur le seuil des maisons se trouvaient des marchands. Ils vendaient des fruits, des épices, des tissus, des souvenirs. À un moment, j'arrivai devant un étal qui présentait des livres, mais je ne parvins pas à déchiffrer les mots écrits sur les couvertures car était employée une langue qui m'échappait, sans doute du vieux français ou un dialecte ancien et oublié. Le marchand me présenta ses nouveautés en déployant des grands gestes et un large sourire, il parlait avec un tel entrain qu'il paraissait chanter. Je m'approchai et après avoir parcouru du regard tous les mystérieux livres je choisis un ouvrage épais, à la couverture beige avec des pages à caractères noirs et rouges. Le marchand me félicita et alla s'occuper d'un autre client. Sa fille prit sa place derrière l'étal et je lui tendis un billet. Elle me remercia avec un doux sourire et me remit le livre puis me rendit comme monnaie une pièce de deux euros. Cette pièce est magique, me dit-elle. Elle m'en expliqua les pouvoirs, me sourit encore, et me souhaita une bonne fin de vie,

puis je me réveillai. Sur ma table de chevet était posée la pièce.

Maintenant, je sais grâce à cette pièce de monnaie des choses que je ne savais pas avant ; je la saisis entre mon pouce et mon index, je la tiens devant moi et je la fixe des yeux : le visage d'un écrivain est gravé sur cette pièce. Elle a beaucoup voyagé depuis qu'elle a été frappée en Italie, elle est passée de mains en mains, elle a fait son travail, elle a géré l'échange pacifique des richesses, d'une poche de pantalon à une caisse enregistreuse, achat de pain, de ticket d'entrée au cinéma, café en terrasse, aumône au mendiant. J'interromps sa course à tout jamais, je la garde pour moi, je ne la redonne pas à autrui comme pour toutes les autres pièces et les billets, ce disque de métal restera avec moi comme ma meilleure amie, ma seule amie, mon alliée pour battre ce monde impitoyable.

Une fois, des amis américains m'ont offert un *quarter* de dollar, une pièce à l'effigie de George Washington. Ils m'ont dit qu'ils m'en faisaient cadeau dans le but de m'apporter la richesse ; peu de temps après j'étais soudain légèrement moins pauvre et depuis je n'ai ja-

mais plus été dans le besoin, sans devenir riche pour autant. Faire le lien entre la détention de ce dollar dans la poche et ma relative aisance financière restait délicat. Tandis qu'à présent, avec la piécette magique, les effets sont si immédiats et si énormes qu'aucune contestation n'est possible. J'ai vu la pièce tourner devant la vendeuse, j'ai vu le vent se lever, la lumière du soleil jaunir puis rosir et les murs de la vieille ville bouger, non pas comme s'ils allaient s'écrouler, mais au contraire comme s'ils dansaient, comme si ces pierres jaunes millénaires devenaient l'espace de quelques secondes et grâce au pouvoir magique de la pièce de monnaie, des voiles flottant au vent, des haies de grands arbres mobiles, de peupliers ou de cyprès balancés par un mistral souverain et heureux d'être souverain. Ça ne s'explique pas, ça se constate de visu. Je ne me séparerai plus de cette pièce, je la garderai précieusement et je la manipulerai comme la jeune femme me l'a dit, je l'utiliserai dans toute sa puissance magique. Je garderai tout pour moi, c'est du pur égoïsme.

On devient vite égoïste. On fait tout ce qu'on

peut, on déploie le maximum d'effort pour éviter d'en arriver là mais ça n'est pas possible, les autres, les circonstances, la malchance, les handicaps de départ, le hasard, toute la vie en général, tapent trop fort et il faut bien se défendre, se protéger sinon on finirait au fond d'un trou avant d'avoir trente ans. Jadis, quand les choses allaient plus mal, j'étais moins égoïste ; mais depuis que je possède la piécette magique, c'est le contraire. J'en conclus que celui qui est pauvre et malheureux est prêt à aider son prochain et que celui qui est heureux et riche verrouille à double tour. Je garde tout pour moi aussitôt que j'ai tout obtenu, c'est logique, j'annexe. Je me sens davantage en confiance, rassuré, je ne me sens plus pauvre, je me sens enfin riche, plus rien jamais ne me ruinera, je le pressens. Il m'est arrivé une chose extraordinaire, c'est pour ça que j'aime les contes, plus on s'approche de la fin et mieux ça va.

À présent, c'est le matin. Il fait très beau malgré le froid, un grand soleil glacial. Je suis assis près de la fenêtre, j'ai déjeuné et je suis resté là à examiner la piécette posée sur la table basse. Je ne me suis pas rendu au bureau

ce matin. J'ai appelé dès l'ouverture, j'ai demandé à parler à un collègue, je lui ai dit « Je ne reviendrai pas, je démissionne, merci pour tout, bonne chance » et j'ai raccroché. J'examine attentivement les maisons de la rue : la lumière n'en finit pas de s'intensifier jusqu'à midi, les ombres diminuent, les couleurs deviennent de plus en plus vives sous l'averse de soleil, les verts, les rouges, les jaunes, sont hachés par l'éclat, on dirait que quelque chose pousse un curseur de minute en minute jusqu'à cet éblouissement de midi encore éloigné de plusieurs heures. À ce moment de la journée on n' imagine pas que le crépuscule puisse survenir, que toute cette réalité puisse être engloutie dans l'obscurité ; le matin, la notion même de nuit est une impossibilité absolue. Une fois que l'astre aura atteint son apogée, on parviendra peut-être à envisager la nuit, mais jusque là : jamais.

Je me suis habillé chaudement et je suis sorti. J'ai marché jusqu'à la place d'Italie et je suis allé au premier distributeur de billets pour vider mon compte bancaire. Tout au fond de ma poche de pantalon, enveloppée au milieu d'un

mouchoir je sentais la piécette de deux euros. J'ai glissé les billets de cinquante euros dans ma veste ; le métal est ma magie mais je paierai grâce au papier.

Oubliez tout ce que vous saviez sur le monde et sur la réalité. La pièce de deux euros est là, elle a effacé tout le reste. Il y avait un monde réel et il y avait vous, maintenant il y a vous tout court et le monde réel devra suivre vos diktats. Vous vous souvenez des contes des Mille et une nuits, d'Aladin ? une lampe que le héros frotte et un génie en sort, et ce génie est si content d'être sauvé de sa prison d'argent qu'il annonce à son libérateur qu'il lui exaucera trois vœux. Ici, je possède une pièce magique : je la prends entre le pouce et l'index, je la pose sur la tranche et je la lance, je la fais pivoter sur sa tranche, elle tournoie, d'abord imparfaitement, puis elle acquiert un certain équilibre et sa course s'accélère, et je vois qu'elle attire à elle tout ce qui l'entoure, je suis seul à voir ce phénomène mais la pièce créé en tournoyant une tornade, une tempête qui as-

pire le monde entier, et au bout de quelques minutes, elle ralentit puis stoppe sa course, s'arrête et tombe sur une face. La modification a eu lieu, ce que j'avais souhaité secrètement en pensée au moment où je l'ai lancée, ce souhait s'est réalisé.

Cette pièce est le centre du monde, c'est l'aleph, l'angle absolu, le point de convergence. Elle est le cœur de tout, le point d'écoulement des eaux, le fond de l'évier, le siphon final. Tout naît depuis la pièce de monnaie et tout s'en va également depuis elle. Contrairement à la lampe d'Aladin ou à la Peau de chagrin, elle est inépuisable, illimitée dans le temps et dans l'espace. Elle est la baguette magique parfaite, celle dont tous les magiciens ont rêvé, celle qu'espéraient les auteurs de tous les contes de la terre, celle qui manquait aux poètes, aux alchimistes, celle qui est absente des livres magiques, celle dont les épopées ne parlent pas.

Je ne sais pas pourquoi c'est à moi qu'on l'a donnée. J'en avais sans doute besoin à cette étape de ma vie. Elle est arrivée au bon moment, elle est arrivée comme une émanation de moi-même, comme si elle avait été déjà avec

moi mais cachée au fond de moi et qu'en l'espérant soudain, dans le pire désespoir, elle s'était matérialisée. Enfin, tous mes caprices m'appartiennent, j'ai réuni la naïveté de l'enfant et la force de l'adulte, j'ai accès à tout ce que je veux.

Je ne me lasse pas d'admirer le chant atomique que dessine la pièce de monnaie lorsqu'elle change le monde : elle brosse littéralement les murs, les arbres, les voitures, les immeubles, le ciel, le Pont-Neuf gigantesque, la Seine, les péniches à quai, elle les enveloppe dans une bourrasque, les soulève de terre, les balaie en silence, à peine un bruissement, un souffle de frottement comme lorsque vous essuyez la table du salon avec un chiffon à poussière, la pièce actionne l'ardoise magique, effacement, modification, et rétablissement presque à l'identique. Tout est dans ce presque". Six milliards de personnes pensent que rien n'a changé mais pourtant *ça a changé*, des éléments que je souhaitais sont apparus, d'autres dont je ne voulais plus ont été retirés et déplacés je ne sais où.

La question fondamentale que je me pose

encore est : qu'est-ce qui est vrai dans toutes ces modifications ? Est-ce moi qui rêve ? le monde modifié selon mon souhait est-il vraiment là, ou suis-je seulement en train de le rêver ? c'est-à-dire : que modifie la pièce magique ? le monde lui-même ou seulement ma perception du monde ? Peut-être m'a-t-elle rendu fou.

Ce midi, j'ai comblé la Seine, j'ai bouché cette rivière et créé des pelouses sous le Pont-Neuf, tout cela a belle allure. J'aimerais maintenant que Paris soit au bord de l'océan. Je modifie à nouveau ce monde, je rétablis l'eau sous le Pont-Neuf, face aux façades séculaires du musée, devant les quais, au bas de la rue du Louvre, et j'y amène l'océan. Les mouettes arrivent, les vagues sont là qui battent contre les quais. Lentement, je fais entrer l'eau dans la ville, certaines rues seulement, celles proches du rivage et des quais, puis plus loin, devant chez moi, j'ai bientôt l'eau dans ma rue au bas de mon immeuble, comme un canal de Venise, j'ai amené Venise à Paris, ces deux villes sont enfin réunies. Le vent du large souffle dans les avenues, l'air salé flotte partout, les goélands, les mouettes, les sternes, la marée

haute qui condamne certaines rues et transforme les places en bassins. Les églises sont sous les eaux. Les mosquées et les synagogues également. Les musées et les bibliothèques, légèrement surélevés, restent au sec. Depuis les quais, sur la ligne d'horizon, on aperçoit de nouvelles îles basses au loin, sortes de Noirmoutier, d'Oléron, de Ré. Entre ces îles, des navires avancent, pétroliers, méthaniers, paquebots, porte-conteneurs, ils se sont rapprochés de la côte pour observer à la longue-vue les célèbres façades des quais de Paris, ses palais, ses musées, cette baie rectiligne avec son front de mer aux immenses immeubles anciens, plus vaste encore que la grande Venise. Voilà, je joue avec la ville, je jette mon dévolu sur l'architecture, je la change, je change tout, puis je rétablis les choses. Je m'amuse.

J'adore le vent. Tout le monde adore le vent mais on oublie trop facilement ce qu'il est vraiment, on vit dans des grandes villes à l'abri des éléments naturels, de la pluie, des bourrasques. Le grand vent qui souffle et vous fait vaciller sur vos pieds, tire vos cheveux, masse votre visage, secoue vos bras, agrippe vos jambes,

ce vent c'est le choc de la terre qui se dresse pour vous abattre, c'est l'étreinte invisible de la planète. Avec la pièce de monnaie, je déclenche le vent en tempête autour de moi, la tornade m'entraîne dans son tourniquet pendant plusieurs minutes, elle me décoiffe, elle déracine les arbres, elle fait voler les voitures, elle brise des bouts de clochers, des gargouilles mal scellées sur les corniches des cathédrales, la tornade fait léviter des animaux, des chiens, les éléphants du zoo, des chevaux et des vaches, elle emporte même les bateaux amarrés dans le port, puis il y a un court sifflement et le silence se fait, la tornade se dégonfle et disparaît. Le vent me pose délicatement à l'endroit même où je me trouvais avant de manipuler la piécette. Les couleurs reviennent, cette lumière éblouissante se dissipe, le nuage de poussière s'ouvre, le nouvel état du monde est là, nous espérons que vous avez fait bon voyage et nous vous souhaitons un agréable séjour.

Qui n'a pas souhaité voir exaucés tous ses vœux ? Qui, parmi vous, ne mérite pas la vie éternelle exaucée ? Pourquoi ai-je été favorisé plutôt qu'un autre ? Je n'en sais rien, mais c'est

ainsi, et j'en suis heureux. À vrai dire, mes vœux ne sont pas automatiquement réalisés, je dois d'abord les souhaiter puis actionner la pièce. Si je ne veux rien, je n'obtiens rien. Je n'ai pas avec moi un génie qui réalise mes vœux, j'ai un outil d'une force phénoménale, dont je ne peux estimer de manière exacte la réalité, et qui me donne la faculté d'avoir toute puissance apparente sur le monde réel. Tout ce qui est physique et tangible, je peux le toucher et le modifier dans le sens que je souhaite. Je deviens pour ainsi dire l'égal du monde, tout se passe entre lui et moi au même niveau, épaule contre épaule, et si je le veux je peux changer plusieurs de ses composantes. J'ai la possibilité de voyager où je veux, de parler à qui je veux, d'obtenir toute chose matérielle en tous lieux et en tous temps. J'ai la pièce de monnaie au creux de ma paume, avec elle j'ai assez de richesse, *je peux acheter le monde.*

Les autres personnes sont apparemment soumises aux changements que la piécette magique a, par ma volonté, provoqués. Je change donc leur vie, mais ils n'en savent rien. Tout se passe finalement pour eux comme si d'un

geste j'effaçais leur mémoire : ils sont sans mémoire, je lave tout leur passé, je les lave de leurs péchés, je remet le monde à zéro, je fais le blanc partout, l'histoire est réécrite, jamais aucun crime n'a été commis, je suis un être dangereux, je vide le monde de ce qui le faisait monde, la mémoire des femmes et des hommes. Ils ne savent pas. Ils ne savent pas, après chaque changement que j'ai provoqué, que ce dont ils se souviennent n'est qu'une réécriture. Je suis le seul à me souvenir. Voilà le danger sans doute de mon objet magique : il n'est pas dangereux pour moi, puisqu'il est au contraire mon bonheur, il n'est pas dangereux pour moi mais il est dangereux pour les autres. Modifier le monde c'est modifier son passé. Je lève les bras à l'horizontale, je présente les paumes en avant et je conserve ainsi longuement mes deux mains en avant face à moi, comme si je poussais le monde, comme si je repoussais les murs invisibles du futur. Personne ne me voit faire. Le monde s'éclaircit lentement, le ciel devient de plus en plus lumineux, terriblement blanc, la lumière est éblouissante, elle emporte tout comme une crue galopante, et les choses dis-

paraissent dans l'éclat insoutenable. Puis les choses se calment et la réalité nouvelle de cette ville monte, comme si rien ne s'était passé.

Qui suis-je ? Quel est mon désir ? Il me suffit de savoir l'identifier pour qu'il soit aussitôt exaucé. Je suis un être humain, je suis Moi, et j'ai tous pouvoirs sur moi-même. J'extrais de ma poche la petite pièce de monnaie, je la tiens entre le pouce et l'index, puis je la lance et elle tourne. Je dis : je veux l'amour.

Le monde m'entourant disparaît rapidement, des palissades montent, sans doute les murs d'un grand hôtel, un lieu de réception, une immense salle de bal. Au plafond, d'immenses coffrets dorés entourant des peintures très anciennes. Au sol, une mosaïque de tapis

rare, précieux, superbes, des iraniens, des pakistanais, des afghans. Devant moi ont pris place une centaine de personnes qui discutent à voix basse entre elles et de temps à autres me regardent discrètement. Tout le monde semble me connaître. Il n'y a là que des femmes, toutes incroyablement belles, blondes, brunes, rousses, châtain, aux cheveux gris, des visages de toutes les formes et des yeux de toutes les couleurs, toutes d'un âge différent approximativement situé entre vingt ans et soixante ans. Je m'avance.

Je marche au milieu de toutes les femmes dont j'ai toujours rêvé. Dès que je les dévisage elle croisent mon regard, et je perçois dans la même seconde la couleur de leurs yeux et le timbre de leur voix car elles me saluent avec un regard d'une incroyable franchise : « Bonjour ». Sur le front de chacune, inexplicablement je lis le prénom inscrit en lettres d'or, visible comme en transparence à travers le crâne. Il y a des femmes douces et des femmes sanguines, certaines vivaces et venimeuses, d'autres languissantes, fondantes, elles parlent différentes langues, français, hébreu ou italien, quelques

unes l'anglais, de nombreuses le mandarin, le bengali, le grec. Je perçois une forte présence divine, les déesses ont investi le lieu et les rares mortelles elles-mêmes ont de majestueuses ascendances. Certaines de ces femmes n'ont reçu à leur naissance qu'une faible intelligence et cependant leur visage exprime un amour infini, comme si la beauté de leur corps construisait au cœur du monde un édifice squelettique que le vent peuplerait : elles sont géométriques, elles sont là.

Je marche longtemps entre elles. Voilà mon vrai chemin, la seule route de l'existence, la promenade entre les femmes, naturelle comme le cheminement du ruisseau dans la vallée, entre les grandes et belles montagnes. Toutes me saluent. Je me demande combien elles sont, cent, deux cents, trois cents, cette salle est comble. Alors que je m'avance, leurs parfums multiples m'agrippent à tour de rôle puis me relâchent. Soudain, je m'arrête devant une de ces femmes et je lui prends la main. La salle et les autres femmes disparaissent immédiatement et les murs de l'appartement reprennent leur place. Elle est là, elle me parle, nous dis-

cutons de choses et d'autres, importantes, passionnantes, nous sommes ici depuis des heures, je la connais depuis des mois. Voilà.

Au matin suivant, il a plu. La ville se réveille détrempée et sous un grand soleil, elle brille comme un diamant, tout est mouillé, le bitume des chaussées, les voitures, les feuilles des arbres, les orages ont duré toute la nuit et la ville a été nettoyée à grande eau, mise au net, comme une ardoise effacée. Le monde a été passé à la machine à laver et chaque élément de la réalité en ressort maintenant changé, il est tout neuf. Le soleil éclaire deux fois plus que les années précédentes, l'œil perce mieux et voit plus loin qu'avant, l'horizon est plus net, l'oxygène est plus riche, on jurerait que l'air est sucré.

Je me suis séparé en deux. Maintenant, quand je fais quelque chose, je le fais avec elle. Elle est mon alliée indéfectible, la meilleure chose qui me soit arrivée depuis ma naissance. Elle me protège, elle me défend, elle me donne toujours raison contre l'extérieur. Elle a toutes mes qualités et aucun de mes défauts. Je lui dis tout et rapidement je lui révèle le secret de la

piécette magique. Elle ne me croit pas. Je lui demande « Que désire-tu ? », elle répond « Toi ». Mais en dehors de moi ? Elle répond « Rien ; et toi, que désire-tu ? » Je ne sais pas. Je ne sais pas si tu la verras, je ne sais pas si la pièce agira aussi sur toi, si tu constateras les métamorphoses qu'elle produit sur le monde, ou si je serai seul à les voir. Essayons. Est-ce que tu m'aimes ?

Elle aussi veut que je fasse arriver l'océan jusqu'aux portes de la ville. Rien n'est plus facile, je l'ai déjà fait une fois, Paris au bord de la mer, demandons-le encore à la pièce. Je la lance, je la fais tourner sur sa tranche au centre de la petite table marquetée, elle danse en vrille, avec un petit bruit de clochette. Ça y est, le vent se lève, tout disparaît dans la tornade magique, je sens déjà les embruns, j'entends des mouettes, je souris. Que pense-tu de cela, mon amour ? la mer qui est maintenant ici, à nos pieds, en plein cœur de Paris ? Mais personne ne me répond, elle n'est plus là, la pièce magique de deux euros arborant le poète toscan n'agit pas sur la femme que j'aime.

Je vais à la fenêtre et je regarde en bas : la

rue est inondée. Les parisiens ont semble-t-il eu des années pour s'organiser car une multitude de petits canots à moteurs circule, avec des panneaux TAXI plantés à l'arrière. Ils déplacent des vaguelettes qui viennent battre les flancs des immeubles. Il règne une lumière incroyable, argentée, comme électrique, due aux rayons du soleil réfléchis par les eaux. Entre deux immeubles, j'aperçois ce qui était la Seine et qui s'étend désormais jusqu'à l'horizon. J'imagine que la rive droite a disparu dans cette soudaine montée des eaux, qu'il y aura peut-être eu des morts, puis je me dis que cet envahissement a été progressif, sur des décennies, peut-être un siècle, que les gens se sont habitués, que la ville s'est adaptée puisque même les taxis sont maintenant amphibies. Je me dis également que je suis peut-être le seul à vivre tout cela, que le mouvement de la pièce de monnaie n'est qu'une drogue destinée à un seul, un procédé hypnotique qui n'affecte que celui qui a lancé le disque de métal sur une surface plane, et que dès lors les troubles que je crée ne portent préjudice à personne, ne détruisent aucun monument, ni ne blessent ou ne tuent au-

cun être humain et aucun animal. Où est mon
amoureuse ? elle a disparu.

Aucun nouveau vœu que la pièce exaucera
ne pourra se cumuler avec le précédent. Ce sera
l'un ou l'autre, l'un puis l'autre, avec pour seul
acquis le souvenir du vécu. Je veux retrouver
cette femme. Je laisse les vagues repartir, les
poissons, les goélands, le vent salé, tout cela, ce
rêve magnifique de Paris dans les flots, enlevée
de terre, déplacée dans le ciel et reposée au
centre de l'Atlantique, nouvel Atlantide au large
de Bordeaux, la Tour Eiffel un nouveau phare,
l'Obélisque émergée et battue par la tempête,
les cargos remplaçant les camions, les couloirs
du métro, sous-marins, devenus des longs tubes
translucides courant sur le sable du fond, les
voitures muées en canots, les piétons devenus
des nageurs, tout cela, tout ce rêve, je l'efface
en saisissant la pièce et en rappelant la femme
que j'aime, l'autre, celle de l'autre jour, non pas
la plus belle, mais celle qui m'admirait le plus,
me défendait, était si douce, si pacifique, si non-
humaine que c'en était incroyable.

Le magasin des femmes apparaît de nou-
veau et de nouveau je me promène. Je ne la

retrouve plus, elle a disparu. Des femmes toutes plus belles les unes que les autres l'ont remplacée. Je devine, rien qu'en les approchant, leur intelligence et leur joie. Si je veux l'amour à nouveau, il me faut en choisir une deuxième.

Absolu mystère de la beauté : pourquoi ces yeux étirés, ces iris gris-bleu, l'arête de ce long nez, ces lèvres si fines, ce sourire, ce front, ces cheveux, pourquoi la vision de ce visage me procure un tel bonheur, je n'en sais rien. Personne n'a jamais su ce que cachait la beauté des femmes. Toutes les notions d'harmonie n'expliquent rien et pourtant certaines femmes sont objectivement belles et reconnues comme telles par tout le monde. Femmes, le Paradis est ici. C'est au milieu d'elles qu'il faut vivre, avec elles on ne peut pas mourir. Je vais rester ici encore un peu.

Un jour je partirai. Cette pièce de monnaie a changé ma vie puisqu'elle m'octroie dorénavant tout ce que je désire, mais pourtant je partirai.

La magie qui me sert actuellement ne m'accorde qu'un seul souhait à la fois et chaque

nouvel effet annule le précédent. Donc, conclusion logique, il me faudrait trouver un souhait universel, une clef passe-partout pour ouvrir toutes les portes de ce pauvre vieux monde dans lequel jusqu'à maintenant j'avais été si triste. Quelle clef régit ce monde ? L'amour ? ne soyons pas naïfs. La mort ? ne soyons pas si noirs. L'argent ? oui, c'est le levier humain unanimement reconnu, l'outil de gestion symbolique de la violence, le troc au lieu du meurtre, le commerce en lieu et place de toutes les guerres. L'argent est un outil particulièrement dangereux, on peut se blesser grièvement, on peut se tuer en un instant, sans même réaliser qu'on meurt, on peut se brûler, rester paralysé toute la vie, en manipulant l'argent. Si on sait combien il est dangereux, qu'on prend les plus grandes précautions, qu'on agit posément, avec méthode, on parvient à rester sauf avec de très grandes sommes d'argent. C'est ma conviction : je vais prendre la pièce, je vais choisir « la richesse », quelques dizaines de millions d'euros, je vais lancer la pièce qui va rouler et ce sera fait.

Auparavant, j'approche à nouveau mon vi-

sage de cette pièce de monnaie, mes yeux sont à présent si près que je la vois presque floue : sur son verso a été frappée l'effigie du poète italien Dante Alighieri. Il apparaît de profil, ses traits semblent durs, les yeux dans le vague, tournés vers le sol, le menton proéminent, le nez massif et long, l'os maxillaire saillant sur la joue, il porte le bonnet du parti des Guelfes et son front est ceint par la couronne de lauriers des poètes. Il s'agit du profil peint par Raphaël dans la chambre des Papes du Vatican. Pour tous les croyants catholiques, Dante est purement et simplement le poète qui a vu Dieu ; pour tous les écrivains, Dante est l'homme qui a inventé Dieu grâce à sa poésie, celui qui a traversé l'écriture, créant par son livre ce que sa vie n'avait pu obtenir. De là proviennent peut-être les pouvoirs de ma pièce. Je remarque que sur ce cercle de métal bicolore, la partie centrale, dorée, celle qui contient le portrait du poète et qui est entourée par la partie argentée contenant comme partout en Europe douze étoiles, cette partie dorée laisse dépasser en plusieurs endroits la gravure du poète qui se continue sur l'argent : les lauriers de sa couronne et les lacets

de son bonnet se mêlent aux étoiles : la gravure dépasse son cadre. Il faudra que je pense à examiner les vraies pièces italiennes de deux euros, pour voir si elles contiennent également ce débordement de l'effigie nationale sur le cercle européen. Cette pièce est un objet utile en temps normal, elle sert à payer. Je vais maintenant l'utiliser pour faire l'inverse : obtenir de l'argent. Je lance la pièce.

C'est fait. Je passe ma veste, je sors, je marche jusqu'à la place d'Italie, j'entre dans mon agence bancaire, je demande à connaître le solde de mon compte, la femme au guichet examine son écran puis me fait un grand sourire et note sur un papier qu'elle me tend un chiffre long comme le bras. Je retourne la petite feuille et je note un autre chiffre, beaucoup plus court : « Donnez-moi cela s'il vous plaît, en coupures de cent », merci, et au revoir.

Lorsqu'on a comme moi souvent manqué d'argent, devenir riche de manière absolue procure un sentiment de sécurité. Trois quarts de toutes mes peurs s'effacent en un instant. Je n'aurai plus faim, plus froid, plus besoin de toujours calculer pour économiser.

Le futur, dans une certaine mesure, s'ouvre grand, il s'élargit avec un angle proche de cent quatre-vingt degrés. Je souhaitais certaines choses matérielles, je peux les obtenir, très vite, presque immédiatement, avec cinq ou six coups de téléphone. Un agent immobilier vient me chercher, il me fait visiter des maisons, j'hésite, puis je choisis, je redéménagerai plus tard si le lieu ne me plaît plus. Un décorateur arrive avec ses catalogues, je serai livré dans la semaine, des meubles anciens, mélange de Louis XVI et d'Empire, de la belle copie, des objets, des vases, des bibelots, des lithographies du XX^e siècle. On m'apporte un millier de disques et l'installation technique pour les écouter fidèlement. J'achèterai bientôt un tableau, un seul, un portrait de la Renaissance. Dans la cave sous la maison seront rangées quelques caisses de bon vin de bordeaux, surtout du rouge et un peu de blanc sec, quelques liquoreux, seulement des premiers crus, seulement les grandes années.

Je ne voyais personne, j'ai maintenant des foules d'amis. L'argent attire l'argent et attire aussi les amis. J'ai des femmes, très belles. Ils

et elles mentent, ils jouent leur rôle, ils récitent leur texte, ils interprètent, plutôt mal, des dialogues grossièrement écrits. Partout où je vais aller, je sais que je trouverais ces sortes de poissons-pilotes, de petits parasites qui gravitent autour du célibataire riche : qui est-il, d'où vient-il, d'où tient-il son argent, combien peut-on le lui prendre. S'ils savaient pour la pièce magique, je serais mort, ils me tueraient et la voleraient, puis se perdraient. « Exaucez tous vos désirs » disaient les religions, les contes des mille et une nuits, les fables moralistes, les publicités diverses : cette pièce de deux euros, seulement deux euros, même pas trois dollars américains, m'a donné ce que je demandais.

Assez vite, avec tout cet argent, je me suis révélé à moi-même, ma vraie personnalité a repris ses droits : la plus grande utilisation de mon argent passe dans les femmes. Celles que me trouvent des amis concierges dans différents grands hôtels, celles que je rencontre dans les cocktails, soirées, vernissages, réunions diverses. Elles sont chinoises (les plus joviales), italiennes (explosives), françaises (intellectuelles et cartésiennes, très mathémati-

ciennes), nous engageons les conversations, nous discutons, nous nous disputons, c'est la vie selon moi normale : parler en tête-à-tête avec des femmes (le sexe ensuite, n'est que le prétexte à la conversation préalable).

Je suis un explorateur à la découverte du monde : puisque l'argent est le sésame absolu avec les femmes, puisqu'elles recherchent l'homme qui possédera sur les autres hommes le maximum de pouvoir, et que l'argent donne ce pouvoir, et donc qu'elles s'offrent au plus riche, avec mes millions je peux toutes les obtenir et toutes les découvrir. Je prends la mer sur mon vaisseau de billets de banque, je navigue et très vite j'accoste une nouvelle île, des multitudes d'îles, un archipel sans fin, comme s'il n'y avait plus tous ces continents terriens à perte de vue, mais seulement l'océan souple sur lequel mon bateau glissait. Je réécris la carte du monde en multipliant les conquêtes, leurs voix résonnent en canon dans ma boîte crânienne, des éclats de voix et de rires comme des bordées de cloches d'église. Les yeux, les joues, les lèvres, les cous, les gorges, les clavicules, les épaules, les seins, les nombrils, les sexes,

les fesses, les genoux, les pieds, les bras, les poignets, les ongles, les doigts, les paumes, aucune ne se ressemble, je n'avais jamais perçu à ce point, par l'accumulation des femmes, la diversité de ce monde, six milliards d'êtres humains et aucun ne ressemblant à son voisin, la palette de femmes, rien qu'à Paris est étourdissante, le simple fait de concevoir son étendue suffirait pour s'enivrer. J'aurais pu utiliser tout mon argent à autre chose, mais je l'investis principalement dans les femmes. Pas ou très peu de voyages, à peine quelques grandes bouteilles de vin, un seul tableau de maître, pas de vêtements, pas de voitures, pas de gadgets technologiques, pas de maisons luxueuses et de décorations royales, rien d'autres que des femmes toujours plus belles et plus avides de mon argent.

J'aime la fascination des femmes pour l'argent, je les observe aux premières loges, par-dessus mon épaule elles ne cessent de compter mes billets. La vénalité les rend belles, la richesse est pour elles un espoir, un objectif, un but à atteindre, l'horizon : me prendre ma fortune et s'enfuir. Mais elles ignorent que cette

fortune n'a pas de limites. Je n'aime pas l'argent en soi, lorsque je serai repu de femmes, je ferai le point sur tout ça, la pièce de monnaie, ma vie sans queue ni tête, les choses vraies et les choses fausses toutes deux mêlées en un seul bloc chez la plupart des gens, ce monde, cette planète et toutes celles qui l'entourent.

Les femmes me suffisent-elles ? Non. Qu'attendez-vous de la vie, alors ? Tenir cette pièce magique dans la main et pouvoir, de temps à autres, changer mon destin en la faisant tourbillonner sur une table. Voilà mon seul dilemme : soit je reste ici, en ce lieu de la vie où je suis, avec cette richesse, et je la garde jusqu'à ma mort si elle arrive un jour ; soit j'obtiens autre chose, un autre souhait, qui me fera perdre l'actuel souhait exaucé, la richesse. Aucun nouveau vœu que la pièce exaucera ne pourra se cumuler avec le précédent. C'est-à-dire : tout ce que je gagne est retiré de ce que j'étais jusqu'ici, la nouveauté m'est imputée sur le présent, tout avenir vraiment nouveau pour moi est dévoré sur mon passé. J'hésite, j'aime tellement l'argent, plus encore que l'amour. Par exemple, l'argent donne les femmes qui

sont au moins aussi précieuses que l'amour. Alors, que faire ? Adieu les femmes, je voudrais savoir tout ce que je ne sais pas. Je connais et je comprends une multitude de choses mais certaines me sont encore des mystères ; or, je les veux elles aussi.

Je souhaiterais posséder la Lumière, je souhaiterais apercevoir en suspension dans les airs devant moi, visibles comme des formes géométriques dans l'espace, parallélépipèdes, cônes et cylindres, la structure explicative des phénomènes physiques et des sentiments humains, l'origine passée des éléments et le développement futur de ce monde, tracés en relief sur le ciel, un éclaté de la connaissance tel un squelette sans sa chair. Je lance la pièce de deux euros sur la table pour obtenir enfin l'intelligence totale, la connaissance et la compréhension. Je veux *tout* savoir.

Ça y est. J'ai reçu en don toute la connaissance du monde. Lorsque je sors de chez moi et que je me rends quelque part, je connais par avance les pas que je vais faire, ce que je vais apercevoir en me promenant, les voitures qui

passeront, les oiseaux qui voleront, et si je regarde un passant immédiatement j'ai l'intuition de ses noms et prénoms, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait jusqu'ici dans sa vie, ce qu'il a dit ce matin à sa femme. Je regarde le ciel : en tendant l'oreille, j'entends tourner le monde, le grincement que fait la planète Terre en pivotant sur elle-même à toute vitesse dans sa course autour du soleil, et les frottements par millions de toutes les montagnes du globe qui montent et qui descendent, le craquement des glaciers qui fondent puis gèlent à nouveau, les claques des vagues de l'océan, le clapotis de l'eau des étangs, le bruissement des feuilles de chaque arbre de l'Amazonie. Je lève encore les yeux et je dépasse les nuages et je perçois chaque goutte de pluie tombée à des milliers de kilomètres d'ici, tambour régulier sur les pelouses, battement sec sur le sol de béton des déserts. Je comprends d'où vient l'oxygène qui nous fait vivre et où il va, et ce qui se passera ici dans cinquante mille années.

Des révélations me sont faites, soudain. Je vois que les chiffres n'existent pas. Les atomes ne sont pas comme on croit. Les nombres

ne correspondent à rien, les mathématiques mentent, les équations, chaque fois s'efforcent de s'accorder avec une réalité, la relativité n'est pas un vain mot, les choses s'adaptent à l'homme, on croirait que Dieu, seconde après seconde, les soumet à sa volonté pour aider au mieux le peuple qu'il a créé, l'eau jaillit des rochers mais elle s'écarte pour ouvrir un chemin sur la mer. Ces atomes ne sont que des composants actifs des objets et indissociables d'eux comme ma main l'est de moi-même. Les objets ne sont pas inertes, ils savent et pensent mais sont dociles, ils obéissent à leur destin d'objet, ils font réagir leurs atomes comme convenu, le bois et le papier brûlent, l'acier résiste au bois mais le rocher peut l'émousser, c'est un jeu aux règles intangibles, oui les atomes sont dociles devant l'homme, papier, caillou, ciseau, le caillou bat les ciseaux en les émoussant, les ciseaux battent le papier en le coupant, le papier bat le caillou en l'enveloppant, ils jouent chacun leur rôle et chacun de leurs atomes fait ce qu'il a à faire, il connaît sa fonction. Tout ce monde est illusion convenue, la chose est entendue et maintenant je le sais.

Une giboulée de visions m'arrose, des milliers d'autres choses sont subitement claires pour moi. Le monde est un jeu rieur, une immense cour de récréation pour d'autres que nous-mêmes, nous sommes des pions dociles à notre tour, et nous ne savons rien, personne ne sait rien sauf moi. Les hommes et les femmes ne meurent pas. Il n'y a pas de réincarnation. Quand un enfant naît, il hérite des souvenirs de ses père et mère. Quand quelqu'un meurt, son âme est transférée dans le corps des vivants qui l'ont connu et de siècle en siècle les cerveaux humains s'enrichissent, permettant par là même à la totalité des humains ayant déjà vécu de demeurer éternels, immortels. La Terre un jour sera détruite et tout ce qu'elle contenait. L'homme disparaîtra mais ses livres resteront. Des livres ont été écrits de tous temps, avant même que les hommes sachent écrire. La totalité des livres a déjà été écrite puis ils ont été effacés et les écrivains les réécrivent au fur et à mesure qu'ils naissent. Le temps est bien sûr réversible, il est aléatoire, un nombre infini de potentialités de futur et de passé coexistent. Des mondes parallèles cohabitent les

uns à côté des autres, non pas seulement un anti-monde en côté de notre monde comme une anti-matière en côté de la matière, mais une pluralité immense, une pluralité infinie de mondes différents ayant chacun sa propre origine et sa propre destination. Chacun est un presque-miroir des autres, mais tout de même différent. La pensée peut déplacer des murs, faire tomber des murailles au sens propre, c'est une chose facile à faire. L'acte d'être, la vie, et plus généralement l'existence réelle ou potentielle, passée, future, simplement pensée par un être ou un atome, cet acte d'être est une immense course qui va quelque part depuis l'intérieur d'une boucle, à la fois l'autoroute et le train de wagons qui file à vive allure, c'est la route qui se déplace et emporte tout avec elle, direction le lointain, l'horizon là-bas qui reviendra ici un jour. Tout ceci est passionnant, un peu surprenant, mais ça me plaît bien, je suis content de ce vœu exaucé.

Je ne l'avais pas du tout prévu : puisque je connais tout parfaitement, je me connais également moi-même de fond en comble, j'ai accès à la totalité de mon être, les pans de ma con-

science et de mon inconscience tombent les uns après les autres comme des palissades s'affaisant, je me vois subitement ouvert à tous les vents. C'est un état un peu dangereux, je pourrais facilement attraper froid. Tout connaître de soi est une bizarre expérience. Si je savais tenir un stylo et m'exprimer comme les grands génies de la Littérature, les Hugo, les Proust, les Voltaire, je raconterais aussitôt dans un livre tout ce que je peux connaître sur moi. On m'y verrait en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice, car ce serait moi que je peindrais. Mais pour qui garderais-je ces traces et qui serait capable de me lire et me comprendre ? Je pourrais accumuler toutes les révélations que je connais et décrire un humain en pleine possession de sa propre essence, personne ne saurait recevoir un tel livre. Conserver des traces me semble inutile, et d'ailleurs je ne peux pas tout faire, me voir et me décrire, examiner la totalité de l'existant devant moi et le consigner par écrit. Je m'écoute et je me découvre, c'est déjà beaucoup.

Je peux me souvenir et observer en moi des choses impossibles que je n'avais jamais vues.

Je peux suivre le périple de mon sang dans les veines et les cliquetis de mon corps qui fonctionne. Je me vois moi-même depuis l'extérieur, je vois mon corps assis au soleil en terrasse du café sur la chaise, je regarde dans ma direction et je me souris comme si je me contemplais. J'ai accès à la totalité fermée de mon être, l'absolue intégralité. Chaque composant de mon corps et de mon esprit tient dans une série de lettres et je peux voir chacune de ces lettres, je parviens même à synthétiser ces lettres en une formule unique. Je me vois avec une insoutenable netteté, je me vois précis comme une très longue série de chiffres. Je sais ce que je suis.

Je vois ma véritable apparence et je découvre que le corps d'un être humain n'est pas ce que l'on croyait. Observé en vérité depuis son intérieur, l'aspect d'un humanoïde peut se réduire à une étendue sans fin constituée de petites pointes, de têtes d'épingles, comme les crêtes d'un champ de blé alignées sur des milliers de kilomètres, comme les diamants d'un ciel nocturne ; le corps humain était donc plat, tel un rouleau d'une largeur inouïe déplié sur des distances incroyables. Je suis épais

comme une feuille de papier bible et dans le même temps couvert de fines antennes, brosse douce, velours, poils courts. S'il faut prendre une comparaison humainement compréhensible, ce que je vois de la véritable apparence de mon être en vérité ressemble à un paysage campagnard de champs répartis sur des étendues avec un faible relief, petits coteaux, douces déclinaisons, larges rectangles de colza, de blé, de tournesols, de maïs, de jachère. Un corps humain observé depuis son centre ressemble à un paysage étal, légèrement vallonné avec un horizon qui recule sans cesse.

Sachant tout et comprenant tout, lorsque je me dirige vers d'autres êtres humains, je les perçois comme ils sont réellement. Ce n'est pas toujours agréable. Parfois pourtant c'est merveilleux, notamment avec les femmes. Je ne rencontre à peu près aucune femme que je puisse détester, leur âme n'est presque jamais noire, ou bien grise ou bien sable, foncée, beige, j'ai même déjà parlé longuement avec des femmes dont tout le corps était parfaitement blanc, éblouissante prairie enneigée à perte de vue. La connaissance définitive du

monde n'épuise pas le plaisir de l'admirer dans tous ces aspects, les bons comme les mauvais. Je n'apprécie pas la maladie de la mort. J'apprécie la courbe du devenir, la circonvolution du développement logique des phénomènes, cette sorte de chaos mathématique qui régit les coordonnées spatio-temporelles locales. Êtes-vous certain de vouloir tout connaître, d'avoir la connaissance complète de ce que vous êtes et de ceux qui vous approchent ? J'ai goûté, j'ai pensé, pesé le pour et le contre, et je dis *d'accord*.

J'ai obtenu ce que je voulais, j'ai eu ce que je demandais, le privilège est inouï, partagé par une poignée de personnes seulement depuis les dix mille ans d'histoire conservée. Si je n'étais pas si curieux, à présent je pourrai mourir en paix ; mais mourir n'est pas une bonne idée, une fois mort on se coupe de beaucoup trop de choses, on rate des occasions d'assister encore aux divertissements locaux, dans le bouillonnement des humains qui ne dorment jamais totalement, eux dont le cœur, dès qu'il a commencé à battre ne s'arrête plus jamais jusqu'à la fin dans un seul but : obtenir ce qu'ils désirent.

J'ai comme perdu la vue. Une trappe s'est ouverte sous mes pieds, et je sens que je tombe, je tombe, je tombe, je chute à grande vitesse, à la verticale, les pieds les premiers, je m'en vais, en fait non, je glisse, je descends dans un tube, je suis emporté dans le siphon, le centre de la terre m'attire, je suis happé par le dessous des choses, dessous, dessous, maintenant toujours plus dessous par-dessous, happé par le sens caché qui sous-tend tout. Voici que mon corps se glisse à l'horizontale sous les routes et les champs, sous la peau, dans l'épaisseur des choses et des êtres. J'ai peur. Je n'aurais ja-

mais dû toucher à ça, j'aurais dû abandonner cette pièce de monnaie, matières dangereuses, risques mortels. Toutes ces erreurs que l'on fait par curiosité, par envie de sortir d'une vie fade ! me voilà bien avancé, je perds la boule.

Toutes les personnes que je côtoie, je les appelle maintenant *les autres*. En quelques mois, ma vie a bien changé. Que je me souvienne, il y a seulement un an j'étais si seul, si malheureux, je dérivais dans une existence sans argent, ni femmes, ni joies, ni aucune connaissance des secrets de ce monde. À présent, les gens me courent après, ils défilent tous devant ma porte, sans même savoir mon secret, sans comprendre ce qu'ils font là, pourquoi ils me parlent, comme s'ils sentaient les choses, comme un animal sauvage au flair surdéveloppé qui renifle à des kilomètres de distance la proie facile ou au contraire le danger de la présence humaine. Jamais ça ne m'était arrivé : jusque là les inconnus et les inconnues ne cherchaient pas à engager la conversation, les commerçants, les livreurs, les fonctionnaires, et même les collègues familiers depuis des années, toutes ces personnes que nous rencontrons dans la vie quotidienne

ne voulaient pas me parler. Ils me fuyaient, ils me regardaient de haut, ils se désintéressaient de moi, ne prêtaient pas la moindre attention au fait que j'existais et me tenais là, je ressemblais pour eux à un lampadaire ou un banc qui parfois pouvait bouger et émettre des sons. Ils me considéraient comme chose négligeable et s'ils avaient appris un matin que j'avais gagné au tiercé de la veille ils n'auraient sans doute pas hésité à m'attirer dans un coin sombre pour m'assassiner et voler ma fortune. Maintenant je les fascine, et ils se demandent bien pourquoi, et cette interrogation renforce encore mon mystère. Ils ont senti quelque chose, c'est extraordinaire, les voies de la parapsychologie sont de vraies autoroutes.

J'ai le charisme. On m'écoute. Les femmes sont attirées, les hommes se soumettent, les chefs m'agressent, personne ne reste indifférent, lorsque je suis là personne ne continue comme si de rien n'était. Chacun prête attention à ce que je vais faire ou dire. Lorsque j'ai interrogé quelques uns de ces nouveaux faux amis, ils m'ont expliqué que je leur semblais sûr de moi, et également intelligent, incroya-

blement intelligent. Je leur semblais connaître des choses qu'ils ignoraient. Des femmes m'ont parlé avec une gravité troublante de mon "beau sérieux" et j'ai eu soudain le plus grand mal à le garder. Mon autorité est née de l'intuition qu'ils ressentent tous à mon sujet : je possède le talisman ultime, celui qui n'a pas d'effets secondaires, celui qui ne fait pas payer le prix moraliste de sa faveur, j'ai en ma possession la pièce de monnaie magique qui réalise mes vœux, exauce mes souhaits, tous mes souhaits, jusqu'à celui de ne jamais mourir si un tel souhait me tente un jour.

Je veux aller ailleurs, rien ne me plaît davantage que me déplacer, non pas voyager, mais changer d'endroit. Il existe une magie des lieux, tout le monde l'ignore mais cependant elle est là. Lorsque je me trouve dans un nouvel endroit, je pense des choses que je n'avais jamais pensé jusqu'ici. Je n'ai rien à ressentir de nouveau dans les autres personnes. J'adore les femmes, mais elles ne sont pas mon ailleurs, le seul lieu que je veuille découvrir est le miroir de mon cerveau qui recèle des paysages que jamais je n'avais visité jusqu'ici. Je demande à la pièce

magique, à nouveau l'argent, l'éternel secret du monde humain. « *Argent* » et de nouveau je suis riche.

Je voyage, confortablement mais discrètement. Je me fais passer pour un journaliste. J'enchaîne les points de situation visuels. Venise. New-York. Les Rocheuses. Le Nouveau-Mexique. Le Grand-Canyon. Le Mexique. Les Andes. Bora-bora et Tahiti. L'Antarctique. Tokyo. Kyôto. Anghkor Vat. Pékin. Le long de la muraille de Chine. Le Tibet. Le Népal et les montagnes de l'Himalaya. Madura. Jérusalem. Le Sinaï. Le Caire. Les montagnes de l'Atlas. Athènes. Le Mont-Blanc. Paris. Le Mont Saint-Michel.

Je veux pouvoir, tous les trois mois, déménager, partir, abandonner la ville dans laquelle j'avais mes habitudes et prendre le départ pour un endroit qui m'est encore inconnu mais dans lequel je sais, car je me suis documenté, que je verrai des paysages que je n'avais jamais pu imaginer à leur juste mesure. Dans la nouvelle ville, j'arrive sans passé, pour ainsi dire sans mémoire, et tout est à faire, tout est à inventer. Je vais pouvoir, ici, penser différemment,

prévoir pour moi un avenir différent. Chaque fois que je quitte un endroit pour un autre, je tourne la page du livre de ma vie. Quand on lit un ouvrage, on ne revient jamais en arrière, on ne lit pas à reculons en commençant par la dernière page pour rejoindre la première ; à chaque fois que l'on parvient au bas du bloc de texte, on ne peut pas savoir ce qui sera inscrit au verso de la feuille que l'on va retourner, c'est la surprise et presque tout devient possible.

Il y avait une guerre entre moi et le monde, et cette guerre je l'ai gagnée. J'ai modifié le monde. Dès que je demande à la pièce, j'obtiens ce que je veux. Mais tout ce qui m'arrive, je l'arrache au monde, je lui l'impose ; alors que moi j'aurais voulu que le monde me donne ces choses, qu'il me les offre en cadeau. Je ne vis pas une vie heureuse. Je connais la définition et le contenu d'une telle vie, je peux même me l'offrir, mais elle ne sera jamais vraiment mienne. Trivialement, disons que je suis seul. Je suis si isolé malgré les contacts humains quotidiens, je ne suis pas à ma place ici, je suis entouré de

gens étranges, tous me sont étrangers, je ne suis décidément pas à ma place sur cette Terre. Ma maison est ailleurs et je vais devoir la regagner.

Ces jours-ci le temps est si bizarre, nous sommes sortis de l'hiver, le printemps devrait être là, le soleil est déjà beaucoup plus vif, mais il fait encore froid, un vent méchant souffle continuellement, des journées de giboulées s'enchaînent les unes après les autres avec parfois seulement une matinée sèche et moins grise. On jurerait qu'il s'agit d'une météorologie de transition avant l'arrivée d'une ère de métamorphose climatique, grande glaciation ou sécheresse terrible. Ce sont d'ailleurs ce que prétendent les journaux et leurs scientifiques spécialistes du climat, l'équilibre géophysique a été rompu par la pollution humaine et les conditions naturelles de survie des espèces sont remises en question. Raison de plus pour s'en aller. Le froid, la pluie, la pluie et encore la pluie, et ce ciel perpétuellement bouché, jamais bleu, jamais limpide comme jadis. Quelque chose me dit que j'ai épuisé le charme de la pièce, que ses pouvoirs pourtant phénoménaux

ne m'enthousiasment plus.

Je n'ai aucun espoir, je ne me vois aucun futur, il n'y a rien demain ou dans un mois, dans une semaine, dans un an, que je puisse espérer. La vie en général, la vie avant et la vie depuis la pièce magique, m'a appris à me méfier de l'avenir. Entre mes mains, j'ai tous les pouvoirs, comprenez-moi bien : *le monde naît dans mes mains*, je suis le démiurge, c'est comme ça, vous n'y pouvez rien ; or, malgré cet immense privilège, je ne suis pas heureux, ma place n'est pas ici. Pour tout dire, ce n'est pas l'avenir, la perspective d'une continuation temporelle, qui m'intéresse, mais plutôt l'ailleurs, la perspective d'une continuation spatiale. Je veux découvrir la route, et non les heures qui passent. Il aura fallu que la pièce de monnaie magique me donne accès à tous mes désirs pour que je le réalise : je n'attends rien que je puisse obtenir, je ne souhaite rien.

Pourtant, j'aime tellement ce ciel vide, l'espace immense au-dessus des immeubles de Paris. Ce ciel est la plus belle chose qui a jamais existé sur la Terre. J'aime son aube orangée et j'aime son bleu matinal, j'aime son crépus-

cule tirant de plus en plus vers le rouge puis plongeant dans le grenat et le noir. J'aime la Lune et les étoiles qui parviennent à percer la nimbe urbaine et qui semblent tenir le ciel debout comme des punaises enfoncées sur on ne sait quelle mystérieuse palissade. J'ai passé des heures à regarder la mer changeante et toujours identique quand j'habitais sur l'Atlantique mais je reste plus longtemps encore à observer le ciel vide, qu'ils soit bleu ou gris, immaculé ou pluvieux, visité par de gros nuages morcelés, zébré par des avions à double traînée blanche, momentanément occupé par des oiseaux fébriles, à nouveau vide, désertique, bleu étal, sans défaut, sans limites apparentes, comme un vêtement sans coutures.

Les autres, je les vois transformés en statues. Je ne suis pas certain qu'ils se soient véritablement et définitivement immobilisés, mais je me suis mis moi-même à bouger plus vite, tout mon être s'est accéléré, les atomes de mon corps tournent plus vite, leur course orbitale a atteint des millions de fois celle des autres êtres. Me

voici qui marche normalement au milieu d'eux arrêtés nets en plein mouvement. Ces autres, tous statufiés, ne reposent même plus sur le sol, leurs pieds ne touchent plus le trottoir, la moquette, le plancher des véhicules, un espace existe entre leurs semelles et ce qui fait office de sol : l'attraction terrestre s'est modifiée, ce monde, il y a des décennies, s'est modifié, plus personne n'a les pieds sur Terre. Je suis entouré de mannequins, d'êtres figés, de tous âges, de tous sexes, et aucun ne peut parler, ne peut bouger. Mon corps se déplace si vite, il tourne sur lui-même tellement vite en comparaison de tous mes anciens congénères.

Ainsi donc je m'étais trompé. Lorsque je voyais ma vie de pauvre célibataire perdu dans la grande métropole comme la conséquence d'une solitude excessive, j'occultais la différence radicale existant entre mon corps et celui des autres humains. Je suis persuadé que dans l'Histoire, des écrivains et des philosophes ont déjà écrit cela, qu'ils ont déjà émis cette hypothèse, d'une sorte de Surhomme situé au-delà de tout, entre Être et Temps. Je dois aller ailleurs, je suis appelé par autre chose, qui n'est pas les autres.

Derrière le rideau de l'horizon il y a quelque chose, au bout de l'océan tout s'arrête et en se tenant sur le rebord, au-dessus du vide, je sais qu'on peut voir un monde plus clair, absolument différent, qui change radicalement de tout ce que j'ai connu jusqu'ici. La pièce de monnaie m'a donné accès au maximum de cette planète et ce maximum ne me comblait pas. Comme si j'avais définitivement le ventre plus grand que les yeux.

J'ai pris ma décision. J'ai trouvé la solution. J'ai réglé tous mes problèmes. On va trancher dans le vif, couper net les ponts et repartir de zéro. La technologie va m'aider à m'en sortir et vivre enfin ma vraie vie, non pas ma vie amoindrie mais ma vie totale et merveilleuse, une vie de délices, ma vie à ma vraie place. Il faut seulement que je me déplace sur le côté de quelques centimètres, mètres, millions, milliards de kilomètres.

Ce sont maintenant plus de vingt mille hommes et femmes qui travaillent jour et nuit dans la plaine située devant l'océan, à deux pas

de l'Équateur. Je n'aurais mis que six mois à lancer le projet, les choses parfois peuvent aller très vite, la vie connaît des accélérations imprévisibles. J'avais tout l'argent nécessaire, la technologie était prête, cachée dans les laboratoires ; il suffisait de réunir les deux et d'attendre la catalyse. Trois directeurs exécutifs sont sous mes ordres et ils sont eux-mêmes donneurs d'ordres à deux mille grandes entreprises internationales. Nous avons racheté les infrastructures des américains, des russes et des chinois, qui tous n'avaient plus les moyens financiers pour continuer leurs vols spatiaux, crise de l'hyper-capitalisme oblige, partout les émeutes plus ou moins importantes, le mauvais climat d'insurrection, surtout dans les grands villes. La banlieue autour de Paris bouge pas mal ces temps-ci, dit-on, j'ai eu raison de quitter l'Europe.

Les méthodes de voyages spatiaux évoluent sans cesse et à présent les ingénieurs dressent les plans de vaisseaux grands comme une montagne, ne contenant que deux ou trois places seulement, d'immenses palais vides qu'ils ont baptisé *maisons des étoiles*. C'est la dispropor-

tion entre leur dimension et le poids à emporter qui leur donne la capacité de s'extraire de l'attraction terrestre puis se mouvoir dans l'espace. Je fais construire un tel vaisseau capable de naviguer sur les mers célestes, de triompher des flots obscurs de notre galaxie. Personne ne croit que c'est possible, que la chose est faisable, mais moi j'ai l'argent, et celui qui a l'argent a raison, du moins dans ce monde-ci, celui que justement je quitte.

Le projet maintenant largement connu, je suis presque devenu célèbre, disons un peu connu. Le système médiatique m'a accordé le rôle du scientifique illuminé, quelques magazines américains ont publié ma photo, des revues philosophiques françaises ont fait paraître de savantes études sur mon projet, on sait que je suis là, on me suit d'un œil distrait, blasé, je suis le milliardaire fou de service, le pauvre Howard Hugues qui dilapide sa fortune au lieu d'aider les pauvres, l'excentrique bizarre si peu humain que ses détracteurs l'ont surnommé "le robot".

Cela fait des siècles que les historiens, sociologues, et autres philosophes essaient de nous

persuader que l'espèce humaine est capable de faire de grandes choses en usant d'autres motivations que la vénalité ; c'est faux et je le prouve actuellement : seul le pouvoir compte et depuis la Renaissance ce pouvoir passe par l'argent. Donnez-moi de l'argent et du temps et je vous bâtis n'importe quoi, voilà la vérité déprimante, le monde terrestre tourne avec la monnaie, et non pas avec l'amour, la mort, le sexe ou la peur, la haine, ou tout ce que chacun essaie de croire hypocritement.

Je fournis l'argent, le monde actuel me fournit le temps qui passe, il suffit de lancer dès maintenant le décompte, d'attendre, et la chose se fera. Le pire est que je ne prends même pas plaisir à construire ce vaisseau. Je le fais comme un projet qui m'est imposé par la tristesse du monde. Il me faut partir d'ici, tout simplement, ma place n'est pas en ce lieu. Ce projet constitue la tâche indispensable à accomplir pour partir, voilà tout. Pourquoi je fais ça ? Pour aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte. Et elle l'est, nécessairement.

Pour résumer la technologie grâce à laquelle je vais m'évader de cette prison terrestre, je

dirais que l'on emprunte un ascenseur jusqu'au dernier étage terrien, l'orbite haute, et qu'une fois rendu là-haut, on donne une petite pichette sur le vaisseau et il vogue ensuite tout seul, avec sa propre énergie, en ligne droite, à la vitesse de la lumière, le long de la route des galaxies. La technologie n'était encore que théorique, mais elle a pris rapidement corps, j'ai payé pour cela. Ma fortune m'a donné la possibilité d'accumuler des années et des années de travail humain. Faites travailler deux cent mille chercheurs parmi les plus doués dans le monde entier, et vous obtiendrez tout ce que vous souhaitez dans le domaine technique. Pas dans le domaine humain : je suis bien placé pour le savoir, la puissance, l'argent, la réalisation de tous ses souhaits, rien ne garantit d'obtenir tout dans le domaine humain. Mais dans le domaine technologique, dans les choses bassement matérielles, oui : c'est un jeu d'enfant.

Curieusement, le grand public ne se demande pas pourquoi le milliardaire excentrique que je suis cherche à partir dans l'espace. Les journalistes ne me posent pas non plus la question. On veut savoir si je n'ai pas peur, com-

ment je vivrai, si je suis certain de trouver une planète, si je ne crains pas la solitude (question revenant fréquemment), si je ne suis pas un peu suicidaire de me lancer comme ça dans le vide spatial, mais jamais : “Pourquoi partez-vous dans l’espace”. Comme si pour tous les humains, il était évident qu’il fallait y aller, que la vérité était là, sur la route, qu’il n’y avait que le voyage qui vaille, l’exploration de l’inconnu, que la Terre avait montré tout ce qu’elle avait à montrer et qu’elle commençait à être bien abîmée après deux siècles de révolution industrielle. Tout le monde se trouve en accord avec moi, pour un peu ils m’envieraient. C’est sûrement pour cela que je bénéficie de la bienveillance des États : on me regarde avec fascination, jamais personne n’avait eu le culot de se lancer là-dedans. Les autres milliardaires amateurs d’exploits m’observent avec des yeux éblouis, totalement béats d’admiration à rebours de leur égocentrisme habituel. Ma folie les subjugué ; ils pensaient tout d’abord que j’étais un frimeur, un simulateur, un amateur, à présent ils ont vu que j’étais sérieux et si sur ce terrain ils ne veulent pas me suivre parce qu’ils

pensent que le voyage sans retour mène nécessairement à la mort, tout de même ils m'encouragent, ils sont avec moi, c'est étrange. Pour eux, je serai le premier humain voyageur interstellaire. Je coûte cher à la société, je mobilise des moyens technologiques énormes qui pourraient servir à autre chose, mon projet est totalement inutile, mais ils vont m'aider, ils vont tout faire pour que je gagne.

Cette soudaine et étrange solidarité humaine, cette affection des *autres* pour moi me touche-t-elle et pourrait-elle me faire changer d'avis ? Non, je ne suis heureux que lorsque que je regarde les étoiles, c'est là-bas que se situe mon avenir. J'étends le bras, du doigt je veux toucher ces terres étrangères, les autres planètes, je veux vivre avec ceux ou celles qui vivent là-bas ; chacun son aventure, l'impossible est la mienne.

Encore un mois à attendre et la maison des étoiles sera prête. Je serai son seul habitant. Je partirai en voyage, ce sera le grand jour, le départ. La pression médiatique reprend, les télévi-

sions, les journaux, qui tous veulent à nouveau m'interviewer, qui je suis, d'où je viens, qui étaient mes parents, quelles études j'ai suivi, comment ai-je soi-disant fait fortune dans les lointaines contrées en découvrant des filons de diamants, comment nos ingénieurs ont pu mettre au point la technique de l'ascenseur spatial et de la maison des étoiles, pourquoi le vaisseau est d'une taille si gigantesque alors qu'il ne possède qu'une seule minuscule place pour un unique voyageur. Je réponds. Dès que je sors de ma propriété, les caméras sont là, le premier homme lancé à l'autre bout de l'Univers, une telle première, trente ans après les premiers engins envoyés lancés aux confins de la galaxie, quel événement !

On veut savoir si je ne m'ennuierai pas durant ce long voyage au cours duquel beaucoup pensent que je vais mourir avant d'avoir atteint un lieu vivable ou rencontré quelque chose, une intelligence extérieure. « Non, je ne m'ennuierai pas, je suis habitué à la solitude depuis si longtemps vous savez, je vivais seul comme un chien, jadis, quand je travaillais à Paris, avant, disons, mon enrichissement dans

les mines de diamants, avant le début de toute l'aventure, mais c'est une longue histoire, nous en avons déjà parlé.» Pendant le long voyage, je regarderai par la fenêtre du vaisseau. Je ne filmerai pas, je décrirai à l'ancienne, avec un crayon et un petit carnet, ce que je vois et ce que je sais. Jules Verne, qui a inspiré toute l'équipe des chercheurs de ce projet, faisait de même : Impey Barbicane, son héros dans *De la Terre à la Lune*, notait tout. Il y aura dans le vaisseau deux cents stylos et mille carnets indéchirables à couverture de cuir.

Personne ne sait que je connais déjà plus ou moins ce que je vais voir, que je l'ai deviné en rêve et le pressens encore, restes de la connaissance du futur accordée jadis par la pièce de monnaie. D'une certaine façon, je découvrirai et écrirai en direct des choses déjà connues de moi, comme un rouleau de texte que l'on ré-enroule après l'avoir récité.

En attendant, j'essaie de profiter un peu, dès que le projet m'en laisse le temps, de ce que cette planète apportait de doux. Je m'assois sur la terrasse de l'hôtel et j'observe longuement le trajet des nuages sur le ciel : eux aussi forment

de grands vaisseaux qui flottent dans les airs, lents, majestueux, ils avancent sur le ciel bleu à leur rythme sans se préoccuper des Hommes, allant toujours dans la même direction, de l'ouest vers l'est. Je goûte le vent qui souffle ces jours-ci par rafales entre les giboulées. Étrange climat, passablement déréglé. La météorologie terrienne est une chose qui me manquera. Les animaux, également, notamment ceux qui volent. Les mouettes de l'océan, les moineaux si fragiles de la ville, les abeilles, les libellules. Tous ces oiseaux migrateurs qui une fois par an traversent les mers pour aller chercher leur nourriture ailleurs, sacrés voyageurs, on les dit dénués de pensée et pourtant chaque année avec une détermination de fer ils refont leur périple, ils ont besoin de ça, besoin de partir. Comme moi.

On me demande à nouveau, c'est une obsession, si je ne vais pas me sentir trop seul là-haut dans mon vaisseau : même Dieu est entouré par ses anges et il peut voir son peuple qui vit à ses pieds, même Dieu n'est pas seul. C'est vrai, mais ma place n'était pas ici. Je n'étais pas vraiment d'ici, je devais retourner d'où je venais. Je

ne vous ai pas tout dit, il faut bien que je garde moi aussi quelques petits secrets. J'ai mon plan. Je suis attendu par quelqu'un, tout là-bas. Qui ? Hé bien, dans votre langage, je dirais : *une femme*. Une femme m'attend. Je rentre à la maison. L'explorateur fou a vu tout ce qu'il voulait voir, il a emmagasiné des trillions de trillions de mots à propos de ce peuple démentiel, si beau et pourtant si meurtrier que l'on nomme l'Humanité, humaine, humaine, trop humaine, à présent il revient à sa base pour faire son compte-rendu.

Vous voulez savoir. Vous voulez toujours savoir, vous êtes si curieux, ce monde est si curieux, si assoiffé d'acquérir ce qu'il ne possède pas encore, d'accroître sans cesse son être. Vous ne savez rien, vous ne savez rien sur le monde, la réalité, votre corps, votre mémoire, l'épaisseur des choses elles-mêmes. Vous êtes naïfs, vous ne croyez pas aux mensonges, vous pensez que les contes, les romans, les histoires inventées pour la grâce de la narration, ne reflètent aucune réalité. Lorsque je vous ai parlé, tout du long jusqu'ici, vous m'avez cru dans la continuité de mon récit, jamais vous n'avez

imaginé que chaque parcelle, chaque moment de ces histoires avait son unité et demeurait dissocié de celui qui le précédait et celui qui le suivait. Pourtant, lorsque vous voyez une forêt vous savez que chacun de ses arbres est différent, qu'il pousse seul, qu'il pousserait même si les autres n'étaient pas là tout autour, et pourtant vous dites « une forêt » et vous allez vous y promener, et vous la traversez en prenant plaisir à marcher sous son ombre, et plus tard quand vous rentrez le soir à la maison, vous vous souvenez de cette ballade en forêt comme d'un moment merveilleux et qui avait un sens, une unité, malgré ses arbres de toutes les tailles, c'est-à-dire de tous les âges, et de toutes les sortes aussi, des chênes, des pins, des noisetiers, quelle diversité imprévisible, n'est-ce pas ? Vous avez vu des arbres minuscules, certains qui ne parvenaient pas à grandir et étaient en train de mourir, d'autres immenses, vieux de plusieurs décennies, d'un ou deux siècles parfois, et toujours cet espace entre chaque, et cette séparation d'existence, chaque arbre constituant une unité biologique, le sol et l'air qui leur étaient communs ne l'étant d'ailleurs plus

vraiment parce que chaque arbre interagit sur l'humus sous ses racines et sur l'oxygène autour de ses feuilles, les appauvrissant et les enrichissant, se les appropriant.

Comme une forêt va contenir de nombreux arbres, j'ai pu vivre plusieurs possibilités ici, une vie d'humain pauvre et célibataire, une vie d'homme riche entouré de belles femmes, une vie de scientifique mettant fin brutalement à l'aventure des découvertes, une vie de voyageur solitaire, et bientôt je retrouverai une autre vie là-bas sur une autre planète. Le vaisseau est presque prêt. Je fais encore vérifier le contenu des soutes, l'équipement, l'héritage que j'em-mène, les souvenirs, les photos et les livres, la nourriture, enfin bref tout ce qu'il faut pour voyager. Je crois que je n'ai rien oublié.

Je lis les heures et les semaines prochaines comme un livre déjà écrit, j'ai la certitude que tout va réussir, que j'atteindrai enfin mon but dès que le temps se sera écoulé. Je connais mon avenir.

Voilà, je reprends la route, je change de vie. Mon sac à dos sur les épaules et mes pataugas aux pieds, la casquette sur la tête, les lunettes fumées sur le nez, je m'élance. Je suis heureux de repartir, enfin, il était temps, un peu d'air et de vitesse, d'attraction dans les virages serrés, de paysages inédits, d'étendues impossibles encore jamais vues par personne et même jamais pensées.

Je me suis installé dans le véhicule, il y a eu un compte à rebours, une immense foule était venue assister à mon départ, toutes les télévisions du globe, les frissons du monde en-

tier comme à chaque fois qu'une fusée habitée décolle de quelque part, de Baïkonour, de Jiuquan, ou de Cap Canaveral. Ici en Floride ce n'est pas un nom de ville mais un nom de lieu géographique, un cap, un point de départ abstrait qui n'est pas une ville, ici quand on part on ne laisse personne derrière soi, quand on part tout le monde part, merveilleux américains conquérants, de grands enfants qui ont réalisé leurs rêves, ils m'ont vendu leur ancienne aire de lancement, merci à eux, merci pour tout.

Partir, c'est emmener le monde avec soi. Lorsqu'on voyage en train, que l'on voit par la fenêtre les plaines glisser les unes sur les autres, étendues de colza, de blé, de maïs, de tournesols, ce ne sont pas les wagons qui se déplacent, c'est le paysage qui bouge, c'est lui qui tourne autour de vous, vous êtes le centre de l'Univers, pas de Képler, pas de Copernic ni de Galilée, vous êtes immobile et les mondes se succèdent et changent, ils défilent, et le seul monde qui vous appartient c'est votre monde portatif, ce que vous voyez, sentez, imaginez, ce dont vous êtes persuadé, cet avis subjectif sur le réel que les autres ne partagent que rarement.

Soi-même on ne se partage pas, on ne se prête pas, on ne s'échange pas, veux-tu un morceau de mon corps, tu me donneras un petit bout du tien, les choses ne se passent pas comme ça, chacun a son périmètre de vie, chacun a son monde. Voici l'histoire d'un homme étrange dont les pieds étaient scellés dans le sol, quand il est parti il a emmené avec lui un morceau de la croûte terrestre, il a emporté son monde, il a emmené un bout du globe avec lui. Je quitte la Terre en emportant ce qui m'est dû, un univers entier, un univers en puissance ; je le mêlerai à tous ceux que je vais trouver là-bas.

Maintenant, ma maison des étoiles s'élève dans le silence presque complet, sans les flammes et les explosions d'autrefois quand on lançait les fusées comme des gros feux d'artifices. Ici, tout se fait en douceur, calmement, le procédé est magnétique, c'est un ascenseur qui demeure dans la parfaite verticalité jusqu'à l'orbite. Ensuite seulement, j'actionnerai le moteur pour survoler la Lune puis partir en ligne droite à travers le système solaire.

Je vois ce monde qui s'éloigne, tout ce qui existe sous mes pieds se transforme en cartes

géographiques, en surfaces zébrées de fleuves et de montagnes enneigées, et voici des mers qui se découpent, des océans qui s'ouvrent immenses, encore des océans, partout ces étendues d'eau qui grignotent les terres, puis la surface du globe se déforme et c'est la rondeur du monde qui apparaît, la Terre comme une grosse orange bleu assise sur le vide obscur de l'espace. Même vue de si haut, la Terre est vraiment énorme, absolument gigantesque, elle trône sur le ciel, lumineuse comme on n'imagine pas, les immenses nappes de nuages immaculés réfléchissant le soleil et éclairant le vide spatial de la périphérie.

La pichenette qui me lancera jusqu'au fond de l'espace doit être imprimée au vaisseau de l'autre côté de la Lune, je vais la frôler puis le vaisseau rebondira et partira comme une flèche. Je m'approche du vieux satellite de la Terre, inquiétante boule argentée, grise et blanche, ridée, impactée de cratères, de zones circulaires, de disques parfaits, jamais je n'aurais pensé qu'il pouvait y avoir aussi loin de la Terre une telle accumulation de cercles. Mon immense maison des étoiles se trouve à présent

au-dessus de la Mer de la Tranquillité, là où les américains avaient atterri pour la première fois dans la deuxième moitié du XX^e siècle, elle dessine une grande ombre sur la surface de la Lune, et avance de plus en plus lentement, à quelques centaines de mètres d'altitude seulement. Je me retourne et par les fenêtres arrières je vois à présent la Terre lointaine, toute sa moitié inférieure à demi plongée dans l'obscurité, elle se détache sur l'horizon lunaire, elle monte dans le ciel au-dessus des cratères désolés, l'orange bleue est suspendue dans le vide, assise sur le noir céleste, incroyablement colorée, d'un azur étincelant, je vois un clair de Terre.

Cette Terre va bientôt disparaître derrière les monts grisâtres. Elle paraît si lourde, si massive, si impressionnante, elle règne sur le ciel, elle semble indestructible, réellement, oui, elle gagne à être vue de loin. Il faut vraiment prendre du recul pour regarder l'Humanité. Il faut aller jusque derrière la Lune pour voir la Terre comme un ballon posé sur l'espace. Combien de fois cela a-t-il été fait depuis la dernière mission américaine Apollo vers la Lune en 1972 ? si

peu. Je suis un des premiers depuis longtemps à regarder la planète Terre d'aussi loin.

La manœuvre de catapultage vers l'autre bout de la galaxie va commencer. La maison des étoiles freinera soudainement et, au moment de s'écraser contre la Lune, rebondira et se servira de la gravitation pour partir en ligne droite à la vitesse de la lumière, comme la pierre expulsée de la fronde. Je suis la pierre.

Soudain, la chose survient, je vois par la baie vitrée face à mon fauteuil les étoiles et les planètes défiler rapidement, comme si j'étais le passager d'une voiture qui longe des villes illuminées, Mars, Jupiter, Saturne, Pluton, les astéroïdes, des étoiles, des soleils plus ou moins lointains, plus ou moins gros, aveuglants, minuscules, des étoiles et encore des étoiles mélangées dans le noir profond comme des paillettes jetées dans une tasse de café. Je ne peux plus fermer les yeux, je n'y parviens plus, cela dure des jours et des jours, peut-être des semaines, des mois, des années, sans dormir, rien faire d'autre que regarder ce tunnel ouvert de gris et de noir illuminé régulièrement par des planètes multicolores.

Tout m'aura semblé tellement court, tellement ramassé ; si toute cette aventure avait été un roman, il n'aurait même pas fait cent pages, tant et tant chaque seconde aura été dense. Si chaque être prenait conscience de ce qu'est son trajet, il en mourrait sur place d'é-touffement, de saturation, trop de sons, trop de couleurs, trop d'odeurs, de températures différentes, glaciales, caniculaires. On voyage sans prendre conscience de ce qui nous arrive, on ne regarde pas le paysage, on roupille, c'est dommage même s'il est sans doute impossible de faire autrement. Ou bien alors, tout enregistrer par écrit comme je le fais dans mon vaisseau, comme faisait le Barbicane de Jules Verne lorsqu'il tournait autour de la Lune : notant heure par heure tous les faits de son entreprise, écrivant tranquillement de sa grosse écriture carrée et dans un style un peu commercial.

Mais si on savait par où on passe réellement, si on observait par le hublot, si on se penchait pour regarder en bas, le précipice nous terroriserait. Mieux vaut continuer la course en regardant l'objectif bien en face, bien concentré sur

le but à atteindre, la petite cible lumineuse là-bas tout au fond du ciel, l'étoile la plus brillante et qui brille de plus en plus à mesure que le temps passe. Je suis épuisé, définitivement vidé par ces deux années de course après mes désirs puis de préparation de ma fuite.

J'ai aimé la vie sur Terre. Je l'ai même adorée, le vent en rafales, les pins géants et tous les grands arbres en général, l'eau, ces océans géants omniprésents sur toutes les faces du globe, la grande cuisine, les grands vins français, espagnols, italiens, américains. Les individus pris un par un, lorsque vous discutiez avec chacun en tête-à-tête et qu'ils devenaient pacifiques, curieux, malins, généreux, sereins, bavards sur leurs espoirs. Un jour je reviendrai, j'amènerai ma femme et nos enfants, et nous visiterons ce monde incognito. Bien sûr, ici je n'ai pas eu une vie heureuse, mais mon trajet local aura été plein d'imprévus, il se sera déroulé sous une forme telle que jamais à aucun instant je n'ai pu prévoir la suite. Personne n'est capable de dire ce que deviendra un nouveau-né, quel métier il exercera plus tard, quel sera son existence, ses amis, sa famille, ce

que contiendra son destin. La seule façon d'en connaître un peu plus serait de remonter les vies par la fin, mais aucun être vivant, ici, ne le fait couramment. Une autre façon serait de pouvoir accorder aux hommes et aux femmes, durant la première partie de leur vie, ce qu'ils souhaitent : *demande et tu obtiendras!* C'était la pièce de monnaie magique, je l'ai utilisée, elle m'a amusée quelques mois puis elle m'a définitivement lassé et elle m'a fait m'enfuir. C'est grâce à ce talisman qui m'accordait tous mes vœux que je suis parti, cela a accéléré les choses.

Ils rêvent tous de voir leurs rêves exaucés, pauvres idiots. Au contraire, il faut fuir cette planète. La Terre est belle mais elle lasse et surtout elle est fort dangereuse, elle est mortelle. Moi je m'en vais, les autres débrouillez-vous.

Je veux vous raconter une histoire, pour finir.

Il était une fois un homme comme vous et moi qui vivait sur la Terre ; il *voyait des choses*

et on le prenait pour un fou. La première fois qu'il avait eu une vision, il en avait trébuché d'effroi. Il s'était écroulé, comme terrassé par l'hallucination. On était au printemps, en fin de journée, il sortait du travail, il marchait avec un collègue le long des quais. Alors qu'il commentait les nouveaux aménagements urbains, la vue qu'il avait du fleuve avait subitement été remplacée par la vue d'un autre lieu. Il se trouvait transporté au centre d'une immense esplanade traversée de longs bâtiment étroits sans étage, avec un toit d'une blancheur immaculée et des murs aux parois de verre derrière lesquelles des hommes et des femmes allaient et venaient. Il ne voyait rien d'autre que ce nouvel endroit, ni le fleuve, ni les quais, ni son collègue, ni rien de commun, mais seulement cette immense esplanade, comme un grand campus universitaire, un forum romain, une place carrée immense fermée par ces longs édifices blancs aux allures de couloirs.

Depuis ce jour-là, à intervalle régulier et sans qu'il puisse le prévoir, pendant quelques secondes il perdait la vue pour se retrouver au centre de ces lieux qui n'avaient rien à voir avec

la réalité. Il connaissait bien ces constructions blanches, ultra-modernes et sans étage. On ne les trouvait à aucun endroit dans le monde puisqu'elles existaient uniquement loin d'ici : sur sa planète.

Il ne s'était jamais habitué à la vie sur la Terre. Physiologiquement, il était comme les terriens, mais il n'avait rien d'autre de commun. Il n'était pas ici chez lui. Maintenant, en plus il éprouvait ces troubles de la vision, ces interruptions violentes et totales de la perception optique. Elles s'expliquaient par la virulence de son désir de repartir. Là-bas, on l'attendait.

Les séquences de visions duraient de plus en plus longtemps, parfois jusqu'à dix minutes pendant lesquelles il était aveuglé et devait s'asseoir et attendre, pouvant toucher et sentir, continuant d'entendre ce qu'on lui disait, mais voyant autre chose, l'image ne correspondant pas au reste, comme s'il avait entendu des voix, la parole d'êtres invisibles lui parlant directement dans le cerveau. Il se trouvait *ailleurs* en vision mais *ici* en présence auditive et tactile. Il avait été consulter un ophtalmologiste en lui parlant de pertes de la vue.

Une cécité nerveuse épisodique avait été diagnostiquée.

Il ne voulait pas admettre la vérité, le fait qu'il était condamné à rester sur cette planète jusqu'à sa mort. Jamais il ne reverrait sa terre, ni sa fille, ni sa femme. Il ne savait pas comment il avait atterri ici, a fortiori il ne savait pas repartir. C'était une vie à devenir fou. Quand il avait lu qu'en psychiatrie son cas était répertorié et que les asiles abritaient plusieurs personnes présentant les mêmes symptômes à un degré plus aigu, il avait compris que des congénères avaient eux aussi été victimes du même accident, envoyés sur Terre par erreur et sans possibilité de retour. Il ne devait rien dire ou on l'enfermerait à son tour ; en tout cas il ne devait pas perdre la boule, ne pas lâcher la rampe, rester normal, continuer à vivre normalement. Il pouvait se faire passer pour un aveugle. Ici, les aveugles étaient considérés comme des êtres précieux et la société les respectait.

Le paradoxe voulait que la ville où il avait atterri des années auparavant, qu'il habitait et où il travaillait tous les jours autant que lui le permettaient ses visions, était Paris, la capitale

de la France, une ville à l'architecture ancienne et raffinée, avec de beaux immeubles comptant deux, trois, ou quatre étages, et des sculptures ornementales sur les façades. De sorte que lorsqu'une vision arrivait, son monde à lui, ultra-moderne, plat, tout blanc, se substituait à des édifices immenses, alambiqués et ambrés, découpés sur un ciel de couleur bleue, avec un soleil orangé dans le soir, au bord d'un fleuve agité. Le paradis était ici mais son monde à lui était au loin, inaccessible, sa planète était tout là-bas, en haut dans le ciel, lumineuse, visible à l'œil nu parfois tôt le matin, et il savait qu'il n'y retournerait jamais. L'histoire s'achevait ainsi, sans qu'on sache ce qu'était devenu ce bizarre étranger.

Mais moi j'ai eu droit à une deuxième chance et j'ai pu revenir jusqu'ici, de l'autre côté de l'espace sidéral, en plein cœur des étoiles. Maintenant, je peux souffler, il faudrait que je me recouche et que je dorme, j'ai besoin de repos, oui, il faudrait dormir maintenant, mais je n'y parviens pas, je ne reviens pas de tout ce

qui s'est passé, je n'en reviens toujours pas, je me tourne dans le lit, je me retourne, et enfin je me dresse. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Tout se colore soudainement autour de moi, un brouillard solide m'encercle, il est jaune, puis il devient bleu, vert, rouge. Ce sont des couleurs vives et opaques comme si on me renversait des pots de peinture devant les yeux, une seule teinte uniforme à la fois, ce sont des monochromes, je suis pris dans des monochromes. J'essaie d'avancer dedans mais je ne vois plus rien, ni luminosité ni reliefs ni formes, ce sont seulement des couleurs uniques qui se succèdent à intervalles réguliers, toutes les cinq secondes une nouvelle teinte, je vois une plaque violette, puis une plaque ocre, puis une plaque jaune, une plaque cyan, une plaque orange. Je ferme les yeux et les rouvre mais rien ne change. Je me lève, je sens encore quelque chose sous moi, le lit, le sol, je marche lentement droit devant, j'avance à l'intérieur d'un oxygène solide, la réalité est colorée uniformément, je suis aveugle mais en couleurs. Je fais encore un effort pour percer les couleurs, je ferme à nouveau les yeux, je les ferme de toutes mes forces,

je presse mes paupières l'une contre l'autre jusqu'à enfoncer mes globes oculaires dans le crâne, puis je rouvre les yeux. Je vois mon vieil appartement parisien de célibataire, ma chambre, mon lit, le balcon qui donne sur l'autoroute bruyante. J'ai rêvé. J'ai tout rêvé : il n'y avait pas de piécette magique, pas de femmes, pas de voyages, pas de fuite dans l'Espace. Tout cela n'était qu'un long sommeil, une suite de songes se succédant pendant une nuit entière, rien n'a changé à ma fenêtre. Je n'ai pas le choix, la guerre doit continuer.

© Marc Pautrel, 2006

